Craignons que le gouvernement, ragaillardi, se rendorme en attendant que baisse le chômage ; que les pires pratiques des élus perdurent (…) ; que le président de la République retourne aux jeux où il excelle – un gramme de Duflot ici, un soupçon de Macron là !

ANNE SINCLAIR,
DIRECTRICE ÉDITORIALE DU « HUFFINGTON POST ».

© REPORTERS.

Thierry Luthers Journaliste sportif RTBF radio

Célèbre pour un arrêt depuis 20 ans, Bosman n'a pourtant jamais été gardien de but…

c'est vous qui le dites

Un déficit « normal » La SNCB n'est pas une entreprise privée, c'est un service public. Evidemment, la SNCB est déficitaire, et c'est normal. Il y a plein de petites lignes qui n'ont jamais été et ne seront jamais rentables, mais ces voyageurs paient leurs impôts et ont le droit d'avoir un train chez eux pour se déplacer. En cas de privatisation, l'opérateur exploitera exclusivement les lignes rentables, empochera les bénéfices et fermera les autres. Plus de vases communicants donc, et l'Etat devra se substituer à l'opérateur sur les petites lignes. Cela nous coûtera encore plus cher… **LUC FONTAINE** SUR LESOIR.BE

D'autres opinions sur www.lesoir.be/polemiques

le livre

Ces reporters de guerre qui ont couvert Bastogne

Qui sont les correspondant(e)s de guerre US qui ont couvert le siège de 1944 ? En se lançant sur leurs traces, Jean-Paul Marthoz rend hommage à une profession aujourd'hui en crise.

Les reporters de guerre américains ont déjà leur Panthéon de papier : deux doubles volumes de la *Library of America* sont consacrés aux seuls reportages écrits durant la Seconde Guerre mondiale et la guerre du Vietnam, sans compter un tome entier rassemblant les correspondances de guerre d'Abbott J. Liebling et quatre autres volumes consacrés aux récits de la guerre civile. Au total, plus de huit mille pages serrées rendent hommage à ces plumes que la guerre a révélées, trop souvent emportées et qui, bien au-delà du simple reportage, ont enrichi la pratique d'un journalisme de récit désormais rival des plus belles pages de la littérature.

Mais que sait-on de la soudaine concentration de ces talents aux alentours de Bastogne, il y a juste 71 ans ? Soit ce 16 décembre 1944 et dans les jours qui ont suivi, lorsqu'il s'est agi de couvrir la bataille des Ardennes – *Battle of the Bulge* ? Amnésie de l'Histoire, cet ultime sursaut de la guerre n'est pas répertorié dans la « Pléiade américaine », une injustice qui rappelle celle du National Mall de Washington : l'hommage aux vétérans du Vietnam y a précédé de plus de vingt ans – et comme gommé – le monument tardif commémorant la Bataille des Ardennes. Quelle est donc cette malédiction qui étend le brouillard de Bastogne aux salles de lecture de l'Histoire ?

En décembre 1944 se sont pourtant retrouvés sur le sol belge Ernest Hemingway et sa (bientôt ex-)épouse Martha Gellhorn, un Walter Cronkite pas encore iconique, le photographe Robert Capa, un certain Cornelius Ryan mieux connu pour ses best-sellers *Le jour le plus long* et *Un pont trop loin*, sans oublier un joli petit lot de correspondantes comme Iris Carpenter (*The Boston Globe*) et Lee Carson (International News Service), lesquelles ont imposé dans cet exercice périlleux de journalisme les qualités du deuxième sexe. Car sur les 558 journalistes accrédités par Washington pour couvrir la Seconde Guerre, 127 étaient des femmes.

Rares sont les confrères qui auraient pu, comme notre chroniqueur Jean-Paul Marthoz, rendre hommage à cette noce blanche des Ardennes et du journalisme de guerre américain. Les yeux rivés au firmament du reportage – en 1994 il publiait *Vive le journalisme !* avec Maroun Labaki – mais les pieds bien fichés dans les terres ardennaises qui l'ont vu grandir, il s'est emparé des collections des grands journaux américains, a potassé une bonne cinquantaine de mémoires de ces reporters de guerre pour identifier les textes et photos, les étapes de fortune et nuits d'hôtel, les itinéraires de vie. Puis il y a greffé ces lieux-dits et hameaux qu'il connaît aussi intimement que son clavier, pour restituer l'ambiance de Bastogne '44 lorsqu'on y cherche la trace des reporters de guerre US, et nous offrir ce court essai, *Objectif Bastogne*, publié en ce mois de décembre aux éditions du Grip.

Des troupes américaines dans les rues de Saint-Vith près de Bastogne, le 23 janvier 1945 : la traque aux derniers snipers allemands.
© REPORTERS.

Rappelons le contexte : l'offensive des Ardennes, ce sont *« 250.000 soldats allemands, 2.623 pièces d'artillerie, 717 chars et canions d'assaut »* qui prennent les Alliés par surprise. *« Des dizaines de correspondants américains, mais aussi anglais, français, canadiens, australiens, belges, tentèrent de couvrir cette bataille dès son déclenchement. La plupart arrivèrent trop tard pour pénétrer dans Bastogne encerclée. »*

Un seul, note Jean-Paul Marthoz, aura à la fois l'occasion et les nerfs requis pour gagner le cœur de la ville et y couvrir l'encerclement de l'intérieur, Fred Mackenzie, correspondant du *Buffalo Evening News*. Deux autres au moins auraient pu prendre place dans la jeep du général Taylor pour traverser en casse-cou les lignes allemandes et rejoindre Bastogne – Walter Cronkite et Cornelius Ryan – mais la petite histoire retiendra qu'ils ont décliné l'offre, assumé leur peur et suivi le conflit hors la ville.

« Les journalistes étaient très proches des soldats, alors qu'aujourd'hui il y a une cassure presque sociologique entre reporters US et soldats US » JEAN-PAUL MARTHOZ

Objectif Bastogne est truffé de ces repères humains et historiques, comme le périple effectué avant Noël par Robert Capa pour rejoindre les troupes de Patton montées à la rescousse de Bastogne, Capa dont les appareils photographiques gelaient et qui *« peinait à actionner le déclencheur avec sa main recouverte d'un gant »*.

L'exercice n'aurait qu'un intérêt captivant mais anecdotique si Jean-Paul Marthoz n'y inscrivait les grandes questions qui, de conflit en conflit, ont traversé jusqu'à nos jours le métier de reporter de guerre. *« Le but est de réfléchir au défi du journalisme de guerre,* nous dit-il, *surtout lorsque la guerre implique sa propre nation. »* Certes, le monde a changé: à l'époque, les WC (*War Correspondent*) recevaient le grade de capitaine, ils étaient incorporés en uniforme olive et certains ont même pris les armes comme mitrailleurs. Ce n'est qu'après guerre que la Convention de Genève a modifié leur statut pour les assimiler pleinement à des civils. Mais hier comme aujourd'hui, ces journalistes ont été confrontés à la même censure militaire (la *blue line*, le crayon bleu qui sanctionnait leurs textes), aux mêmes peurs, au même dégoût de la guerre, des fondamentaux qui en septante années n'ont pas vraiment changé. Et comme aujourd'hui, ils ont payé le prix fort pour leurs reportages.

Ah si !, note tout de même Jean-Paul Marthoz, quelque chose semble tout de même avoir changé : les journalistes de l'époque étaient davantage sur le front, ils accompagnaient la troupe en première ligne. *« Les journalistes étaient très proches des soldats, des ploucs,* commente Marthoz, *alors qu'aujourd'hui il y a une cassure presque sociologique entre reporters US et soldats US. Et ils étaient très méfiants envers les gradés. »* De fait, *« nous étions avec les soldats, nous n'avions pas le moindre problème d'accès »*, confirme post-mortem Cronkite.

Qu'en est-il aujourd'hui, lorsque les journalistes sont parfois tenus à distance du conflit, ou à l'inverse plongés dans un théâtre de guerre devenu erratique et sans lisibilité, *« des conflits sans frontières, pour des enjeux qui n'inspirent en général aucune sympathie, dans des conditions d'insécurité extrême, au nom de croyances réactionnaires »* ? En définitive, Jean-Paul Marthoz tente de savoir comment se seraient comportés les as de '44, *« cette trentaine de journalistes qui m'ont toujours inspiré »*. ■

ALAIN LALLEMAND

Jean-Paul Marthoz

Ancien de « La Cité », du « Soir », de « La Libre Belgique », d'« Enjeux internationaux », professeur de journalisme à l'Ihecs et à l'UCL, aujourd'hui chroniqueur au « Soir », Jean-Paul Marthoz n'est pas que journaliste. Il est également l'une des voix qui font vivre les droits humains, hier au sein de Human Rights Watch, aujourd'hui comme correspondant en Europe du Committee to Protect Journalists. « Objectif Bastogne » s'inscrit dans cette double filiation, à l'instar d'autres de ses essais tels que « La liberté sinon rien. Mes Amériques de Bastogne à Bagdad » (Grip, 2008) ou « Et maintenant le monde en bref. Les médias et le nouveau désordre mondial » (Grip-Complexe, 2006).

JEAN-PAUL MARTHOZ
Objectif Bastogne. Sur les traces des reporters de guerre américains
Préface de Jean-Jacques Jespers.
GRIP, 226 p., 16 euros